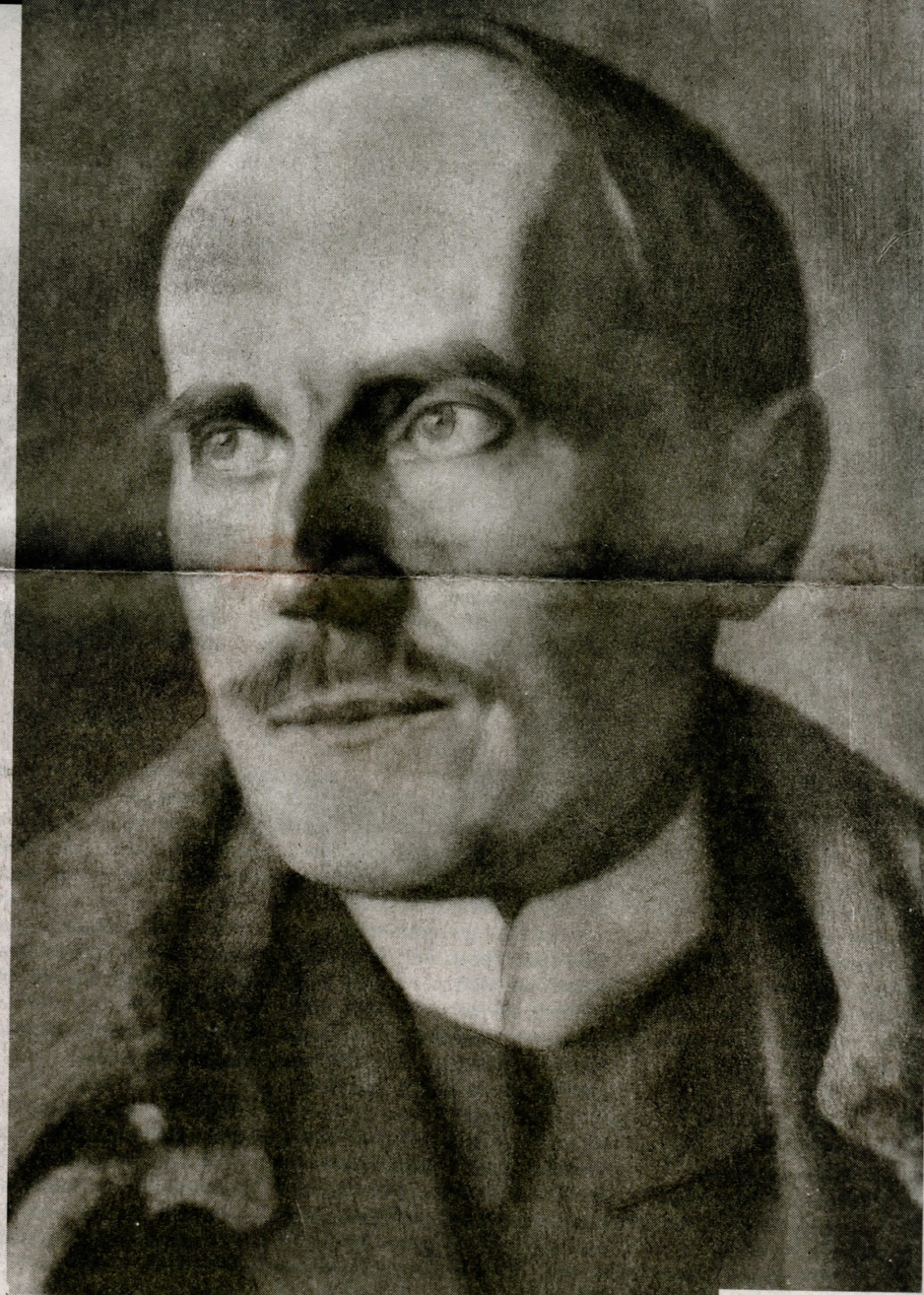


**L**es éclipses de la postérité, toutes cruelles qu'elles sont, réservent parfois de lumineuses surprises. Des fantômes apparaissent, pétaradants, débordant de vie, et tout redémarre. Comment être plus négligé que ne l'est aujourd'hui Romain Rolland (1866-1944)? Rues, lycées, rééditions parcimonieuses, souvenirs scolaires, notes de bas de page : une œuvre enfouie dans un nom, avec l'oubli en ligne de mire. Mais voici que paraît ce monumental *Journal de Vézelay 1938-1944*, entièrement inédit, livre d'une telle richesse, et si poignant dans sa **profonde rectitude, que nul, en l'ouvrant, ne résistera au plaisir de se laisser à nouveau hanter par un grand homme d'autrefois.**

Ce que l'on avait d'abord oublié, c'est à quel point ce fantôme fut glorieux. Prix Nobel 1915, passionnément lu sur tous les continents, correspondant de Freud, sujet d'une biographie de Stefan Zweig, proche de Gandhi, reçu par des chefs d'Etat, il était ce qu'on ne sait plus qu'un écrivain peut être : un pape laïc, un patron des âmes et des cœurs, un fétiche. *Jean-Christophe*, le cycle romanesque qui l'a imposé (1904-1912), a été un guide pour deux générations de jeunes gens ardents, qu'exaltait l'idéal de sagesse et de libération auquel il donnait une forme pour nous un peu surannée, mais alors impeccablement moderne. Il y a un génie de la coïncidence avec son temps. Romain Rolland le possédait au suprême. D'où son bonheur, et son malheur, tant il reste attaché à l'époque sur laquelle il régna.

Ce passage contrariant du temps est du reste l'un des pôles magnétiques du *Journal*, champ électrique saturé, que masque au regard distrait la régularité classique de cette prose. L'époque, bien sûr, ne répond pas aux aspirations à la paix de Romain Rolland. *Jean-Christophe*, tableau d'un peuple européen marchant vers l'unité, avait déjà buté sur la « guerre civile » de 14-18, choc auquel répondra, en 1915, *Au-dessus de la mêlée*, manifeste qui associera son nom au pacifisme et restera son texte le plus célèbre. L'œuvre entière est maintenant comme aspirée par le trou noir de la seconde guerre mondiale. Il écrit en 1941 : « *Mon inutile vie d'efforts, acharnés. Ma solitude mortelle de pensée.* » La délectation morose n'étant pas dans sa nature, ce désarroi n'apparaît que brièvement, par touches sombres sur le fond clair qui domine ces pages. Il n'empêche : en filigrane passe l'aventure d'un homme qui a voulu faire l'Histoire, et qui comprend que l'Histoire n'a plus rien à faire de lui. Trop serein. Trop civilisé. L'heure est aux brutes. Les Lumières s'éteignent.

Aussi, muré dans le silence de sa retraite de Vézelay, se transforme-t-il en pur témoin d'un monde à l'agonie (*lire, page 2, l'entretien avec Jean Lacoste*). Non, certes, dans la position ronchon de la belle âme retirée ; son souci de ne pas devenir « étranger au présent » ne faillit pas. Il sait, lui qui ne peut plus agir, que le témoignage est une action projetée vers l'avenir, seul apport possible de la dignité humaine dans les époques d'indignité. Autre pôle du livre : cette tension de l'indéracinable espoir, quand tout le dément. Alors, il



HENRI MARTINIE/ROGER-VIOLETTE

raconte. L'Europe entière lui rend visite, ou lui écrit, et son récit combine tous les plans d'une description complexe de la période, de l'incertitude qui marque la fin des années 1930 à la tragédie de l'Occupation, en passant par celle, mêlée de comédie grinçante, de la « drôle de guerre ».

« *J'entends se perdre dans les espaces, écrit-il en 1939, le hurlement enroué de la*

### **L'écrivain note tout, propos même anodins, traits amusants ou sinistres, détails à foison**

*bête traquée, cinq ou six fois millénaire, - l'humanité.* » Ce hurlement retentit jusqu'aux dernières pages, sous toutes ses modulations, qui composent à mesure que le livre avance un saisissant tableau des formes persistantes d'humanité. « *La vermine des petites misères quotidiennes* » y a sa place. Les salauds trouvent la leur, délateurs villageois ou têtes brûlées de la collaboration, tel Alphonse de Châteaubriant, vieil ami qu'il voit avec consternation se nazifier à grands pas. Cer-

taines belles figures font des apparitions, comme Paul Claudel, Jean Guéhenno ou Nicolas Berdiaeff ; ou encore des paysans du village, le boulanger, le doyen de la proche basilique... Il note tout, propos même anodins, traits amusants ou sinistres, détails à foison. L'appétit de réel est chez lui insatiable. Rien ne doit échapper au témoignage qu'il réunit pour nous, heureux bénéficiaires de cette paix que, mort le 30 décembre 1944, quatre mois avant la fin de la guerre, il ne verra plus.

Heureux bénéficiaires aussi, on le voit, du retour de ce beau et prodigieux fantôme, porteur de ce qui pourrait n'être qu'un document de plus sur une période qui n'en est pas dépourvue. Mais le *Journal de Vézelay* est tout autre chose. Fruit de l'effort constant d'un esprit qui refuse d'être emporté dans le chaos, porté par la force calme de sa révolte et de sa colère, traversé par l'électricité d'une vie intérieure constamment attisée, il s'impose à son lecteur comme une œuvre unique. Celle-là même qui, peut-être, manquait à Romain Rolland pour échapper à l'oubli. ■

**JOURNAL DE VÉZELAY 1938-1944, de Romain Rolland, édité par Jean Lacoste, Bartillat, 1176 p., 39 €.**



Philosophe et traducteur, Jean Lacoste remplace le « Journal de Vézelay », dans le parcours de l'écrivain. Il explique pourquoi ce texte est resté inédit

# « Romain Rolland s'efforce d'être le plus l

## ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR  
FLORENT GEORGESCO

Jean Lacoste, philosophe, germaniste, traducteur de Nietzsche, Ernst Cassirer et Walter Benjamin, auteur, entre autres, de plusieurs essais sur Goethe et de nombreux articles sur Romain Rolland, a établi, annoté et introduit le *Journal de Vézelay*.

Ce « Journal » est resté invisible depuis la mort de Romain Rolland en 1944, ce qui a suscité beaucoup de rumeurs...

Elles ont commencé à circuler avec l'ouverture des scellés, à la Bibliothèque nationale, en 2000. Certains, qui se targuaient d'avoir vu le texte, ont prétendu avoir découvert un Romain Rolland pétainiste, voire antisémite. C'est le contraire même de la vérité, comme tout le monde peut désormais

le vérifier. Ce qui est vrai, c'est qu'en juin 1940 il a voulu croire en une chance de reconstruction paisible, même s'il se méfiait déjà de la clique réactionnaire autour de Pétain. C'est une brève illusion. A partir de la rencontre Pétain-Hitler à Montoire (octobre 1940), c'est fini. Il n'acceptera jamais la politique de collaboration. Quant à l'antisémitisme, rien ne le révoltait davantage. Il écrit que c'est par horreur de ce qui était fait aux juifs qu'il avait rompu avec la culture allemande, dont il s'était toute sa vie senti si proche.

Pourquoi a-t-on tant tardé à lever les scellés ?

Je pense que Marie Romain-Rolland et Madeleine Rolland, sa veuve et sa sœur, ont eu peur que ces pages n'écornent malgré tout sa mémoire. A cause, sans doute, de la question communiste. Le *Journal* montre que, au moins depuis le pacte germano-soviétique (août 1939), Rolland s'était très nettement éloigné du parti, dont il a longtemps été un proche compagnon de route. La lutte contre le nazisme était pour lui un absolu, et il ne pouvait accepter ce qu'il voyait comme une complicité des totalitarismes. Or, malgré cet éloignement, le parti a fait de lui, après-guerre, une de ses figures tutélaires. Combien de rues Romain-Rolland dans les municipalités communistes ? Les deux femmes ont voulu éviter toute polémique, préserver cette aura dont elles ne se rendaient pas compte qu'elle lui serait fatale ensuite. Ce qui est d'autant plus dommage que rien ne lui rend davantage justice que ce *Journal*.

Romain Rolland s'est, dès le début de la guerre, enfermé dans le silence. Comment expliquez-vous ce retrait ?

A mesure que le danger nazi montait, il s'est éloigné des positions pacifistes qui étaient les siennes depuis la première guerre mondiale. Il s'est très violemment opposé au traité de Munich (septembre 1938). Désormais, il acceptait la nécessité de la guerre. Il n'a cessé, toute sa vie, de changer. On lui en a fait le reproche, parlant de « donjuanisme des idées ». Mais il a revendiqué cette mobilité. Il faut toujours être au-delà. Les choses évoluent, l'intelligence doit accompagner leur mouvement. Cela dit, il ne se voyait pas en matamore.



Romain Rolland avec Aragon et Elsa Triolet vers 1936.  
COLLECTION MONIQUE DUPONT-SAGORIN

Vieux, fatigué, non mobilisable, il aurait trouvé indigne de plaider ouvertement pour la guerre, de « graisser les godillots », comme disait Simone Weil, de ceux qui allaient mourir alors que lui ne prendrait aucun risque. Mais il est très net : il faut combattre le nazisme. Son dernier acte public sera la lettre de soutien qu'il enverra à Daladier à la déclaration de guerre, qui suscitera l'indignation des pacifistes. Giono dira : « Feu Romain Rolland. »

Son intervention publique aurait pu compter pour la Résistance française, comme par exemple celles de Bernanos ou Mauriac, qui ne pouvaient non plus prendre les armes...

Il me semble qu'avec le pacte germano-soviétique il a eu l'impression que la politique était un jeu de dupes. Il ne voulait plus s'en mêler. Et puis, intervenir aurait été dénoncer ce pacte, donc s'en prendre à l'URSS. Or, il avait un « otage », disait-il. Sa femme, qui était russe, avait un fils d'un premier lit, Serge, qu'il aimait beaucoup, et qui était soldat dans l'Armée rouge. Serge mourra au front, en 1941, mais Romain Rolland ne le saura pas, les autorités soviétiques s'étant bien gardées de l'en avertir. Sa dernière manière de servir est de porter témoignage, dans ce *Journal* même. C'est pourquoi il s'attache à suivre les événements les plus lointains, guerre du Pacifique, front russe, etc., en même temps que les menus

## Repères

**1866** Romain Rolland naît à Clamecy (Nièvre).

**1904-1912** Publication des dix volumes de Jean-Christophe aux Cahiers de la Quinzaine.

**1915** *Au-dessus de la mêlée*. Il reçoit le prix Nobel de littérature.

**1921** Stefan Zweig écrit *Romain Rolland, sa vie, son œuvre*.

**1923-1936** Correspondance avec Freud.

**1924** Publie *Mahatma Gandhi*. Il rencontrera Gandhi en 1931.

**1935** Voyage à Moscou.

**1937** Il s'installe à Vézelay.

**1939** Pacte germano-soviétique. Il démissionne de l'Association des amis de l'Union soviétique.

**1944** Il meurt le 30 décembre.

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Pendant ce temps, dans F

Les louvoisements de Jacques Lemarchand, aut



# coste replace le « Journal de Vézelay », dont il a assuré l'édition, explique pourquoi ce texte est resté inédit jusqu'à aujourd'hui s'efforce d'être le plus lucide possible »



Romain Rolland avec Aragon et Elsa Triolet vers 1936.  
COLLECTION MONIQUE DUPONT-SAGORIN

## Extrait

Janvier 1940. « Des entretiens ou des échos qui me viennent du front français me décèlent, avec terreur, l'ébranlement profond des esprits de ceux qui sont chargés de défendre le pays de France, leur manque total de foi en la cause qu'ils défendent (...). Ils en sont venus à penser et à dire (entre eux) que tout est mensonge dans cette guerre, comme dans celle de 1914, que Hitler, comme autrefois Guillaume II, est une invention des profiteurs, des ploutocrates seigneurs et exploitateurs de la guerre, et qu'il n'y aurait qu'à faire la paix, chacun des peuples derrière sa ligne Siegfried ou Maginot. Les utopies mortelles des pacifistes à tout prix ont bien travaillé! Tous les égoïsmes inquiétés y trouvent leur compte. Les pauvres gens! (...) On leur a tant de fois crié "au loup!" – quand le pire loup était le berger, qu'à présent que le loup est venu vraiment, le loup Hitler, qui ferait d'eux ce qu'il a fait des Autrichiens, des Tchèques, des Polonais, vaincus – de la chair à canon pour les prochaines guerres ou des victimes pour les camps de concentration, – ils n'y croient plus et sont tout prêts à rendre les armes. »

JOURNAL DE VÉZELAY, PAGE 311

Vieux, fatigué, non mobilisable, il aurait trouvé indigne de plaider ouvertement pour la guerre, de « graisser les godillots », comme disait Simone Weil, de ceux qui allaient mourir alors que lui ne prendrait aucun risque. Mais il est très net : il faut combattre le nazisme. Son dernier acte public sera la lettre de soutien qu'il enverra à Daladier à la déclaration de guerre, qui suscitera l'indignation des pacifistes. Giono dira : « Feu Romain Rolland. »

**Son intervention publique aurait pu compter pour la Résistance française, comme par exemple celles de Bernanos ou Mauriac, qui ne pouvaient non plus prendre les armes...**

Il me semble qu'avec le pacte germano-soviétique il a eu l'impression que la politique était un jeu de dupes. Il ne voulait plus s'en mêler. Et puis, intervenir aurait été dénoncer ce pacte, donc s'en prendre à l'URSS. Or, il avait un « otage », disait-il. Sa femme, qui était russe, avait un fils d'un premier lit, Serge, qu'il aimait beaucoup, et qui était soldat dans l'Armée rouge. Serge mourra au front, en 1941, mais Romain Rolland ne le saura pas, les autorités soviétiques s'étant bien gardées de l'en avvertir. Sa dernière manière de servir est de porter témoignage, dans ce *Journal* même. C'est pourquoi il s'attache à suivre les événements les plus lointains, guerre du Pacifique, front russe, etc., en même temps que les menus

faits de Vézelay et les évolutions de la politique française. Il réunit des documents, des lettres... Il recopie par exemple les dispositions de Vichy sur l'étoile jaune, avec ce seul commentaire : « Remember. » Il écrit pour cela : pour qu'on se souvienne. Il se veut chroniqueur. Un chroniqueur modeste, pas engagé, dont tout le travail est de s'efforcer d'être le plus lucide possible.

### Dans quels sentiments avez-vous lu ces pages ?

Quand le professeur Bernard Duchatelet, son biographe et exécutif testamentaire, m'en a confié la photocopie, j'ai été happé. Il m'est arrivé, dans des moments d'exaltation, de penser aux *Mémoires d'outre-tombe*. Il n'a pas toujours la

puissance de Chateaubriand, mais l'ampleur historique, mêlée aux mouvements intérieurs d'une personnalité très riche, faiblesses comprises, les apparentes. Il a une sorte de souveraineté dans le mélange des registres, parvenant à parler à la fois d'une anecdote tragico-comique de Vézelay et de visions parfois cosmiques de l'histoire, à évoquer les paysages avec beaucoup de délicatesse, comme des estampes japonaises, sans s'empêcher de parler des philosophes grecs ou de l'Évangile. Il englobe les aspects les plus divers de la vie individuelle et collective dans une forme unique, qui a une grande beauté. Il reste toujours le même en traversant tout. J'ai travaillé des années sur ce texte, et ma fascination n'a pas cessé. ■

## Pendant ce temps, dans Paris occupé...